

## Le débat : briser le silence repeindre la vie

*“C’était très beau cette bienveillance que chacun avait envers de la parole de l’autre personne.”*



A l’issue de la représentation de la *Petite Robe Rose*; l’histoire d’une jeune femme qui aura attendu 23 ans avant de parler à sa mère du viol qu’elle a subi à l’âge de 5 ans, le public s’est retrouvé en cercle à échanger avec la comédienne **Mathida Pierre** et la dramaturge **Isabelle Niveau**, directrice du Théâtre de l’Entonnoir à Kourou.

Grâce au théâtre, ce temps de partage de points de vue et d’expériences a offert à tout à chacun la possibilité de s’exprimer sur les violences intrafamiliales, la difficulté d’en parler aussi à sa famille et dans sa communauté.

### Le débat

#### Réactions sur la pièce

Mathilda que je ne connais pas, que je viens juste de voir, m'a donné des frissons, de par son interprétation et de par la véracité de ses mots. Je ne sais même pas comment vous le dire parce que c'est poignant, ça nous concerne tous. Merci Mathilda.

**Mathilda Pierre : C'est un texte que j'ai trouvé difficile parce que ça fait écho à certaines choses.**

Je suis quelqu'un de très militante, non seulement pour la communauté LGBT dont je suis la présidente à Saint-Laurent-du-Maroni, mais aussi pour donner une voix, pour donner la parole à toutes ces jeunes qui ne sont pas écoutées, entendues, comprises, qui sont négligées. Donc avec ce texte-là, je me suis vue en tant que petite fille. J'ai vu toutes ces petites filles que j'accompagnais à Saint-Laurent, à Cayenne, en Guyane, qui ne savent pas comment dire à leurs parents. À chaque fois que je lisais, c'était vraiment : *ah mais c'est ma mère, mais oui c'est elle.*

*Elle aurait pu dire ça à sa maman, elle aurait pu dire ça. Du coup, je me bloquais tout de suite. Je me mettais à faire autre chose.*

### **Isabelle Niveau**

Nous, on est un théâtre. D'abord, en tant que théâtre, on met en place pas mal d'ateliers, de créations, de choses. Mais l'entonnoir, la particularité, ce qu'on aime, c'est le récit de vie. Ce qu'on aime, c'est donner la parole aux gens. Je trouve que la prévention est souvent un peu moralisatrice, alors que la réalité, c'est que de l'émotion, c'est de la culpabilité, ce sont des personnes qui pensent qu'au fond, elles sont un peu responsables de ce qui leur est arrivé. Et donc, c'est un silence très, très fort. Et que tant qu'on n'arrive pas à dire, comment peut-on avancer ? Voilà, c'est le travail qu'on essaye de faire.

### **Réactions des jeunes**

Admettons que je sois violée par mon beau-père, si j'en parle à ma mère, elle va me dire : tu te tais, tu t'imagines les dégâts que tu vas faire dans la famille. Mais quelle sera ma position ? Je vais me taire, à tout jamais.

En Guyane, il y en a quand même un certain nombre, elles ont la double peine, puisqu'elles ont en plus la violence maternelle qui vient les culpabiliser en disant, tu as aguiché, tu es responsable, j'ai honte de toi, ce n'est pas possible. Waouh, comment ces jeunes filles peuvent-elles s'en sortir ? Et ça, je pense que c'est un point culturel au sens large.

### **Jeune fille d'origine haïtienne : On les blâmait, elles, plutôt que le bourreau**

Déjà, ma grand-mère, elle est comme ça. Moi, ma mère m'a élevée, je ne sais pas comment elle a fait, parce qu'elle a grandi dans cette chose-là. Je pense qu'elle a subi énormément de violence, des viols ... Elle ne m'en a jamais parlé. Et je pense qu'elle s'est dit à un moment, je n'ai pas envie que ma fille subisse ce que moi, j'ai subi à un moment de ma vie. Elle a décidé de détruire ça et elle me disait de ne jamais dépendre d'un homme, ne jamais laisser quelqu'un te faire du mal, ce n'est pas normal. Elle me disait que ce n'était pas normal, mais c'était une exception. Mais moi, j'arrive à voir certaines violences, du coup, dans ma communauté. Et quand j'essaye d'en parler, quand j'essaye de dire non, ce n'est pas normal ... C'est moi le problème. Et jusqu'à maintenant, c'est ancré. C'est quelque chose qui demande beaucoup de courage de décider de changer ce schéma. C'est très dur.

Elles n'osent pas en parler parce qu'à cause des cultures, elles vont être mal comprises. Elles préfèrent garder le mal pour elles et peut-être que d'autres jeunes vont même se moquer d'elles. Je pense qu'en tant que jeune, on devrait essayer de construire notre propre zone de confort et sortir, malgré le mal qu'on a subi, de se dire qu'on n'a pas envie de grandir avec ça et peut-être, dans notre avenir, ne pas donner ça à nos enfants. C'est quelque chose, ici, que je

trouve complètement aberrant.

### **Mathilda Pierre : la culture ne doit jamais être une excuse pour accepter les violences**

Moi, j'adore ma communauté. Je suis haïtienne, et tellement, tellement fière de l'être. Ma culture m'a apporté tellement de choses. Ma mère m'a apporté tellement de choses, malgré toute cette violence.

Mais il faut aussi ne pas laisser cette histoire de communauté banaliser certaines violences qu'on vit. Je suis une militante. J'ai assisté, il y a 2-3 mois, à une intervention d'une dame qui travaille au CETA Saint-Laurent, au centre de prévention sexuelle.

Et là, j'étais bouche bée. Elle arrive gentiment, elle dit : au départ, quand je suis arrivée en Guyane, je ne trouvais pas ça du tout, du tout normal. Comme très souvent, les mêmes personnes de la communauté me disent : Ah, mais ça fait partie de la culture.

Oh, c'est normal. L'enfant a 9 ans, il se fait toucher par son père, c'est normal. Maintenant, l'adulte a 24 ans, il a couché avec un enfant de 12 ans. L'enfant est enceinte. Mais c'est normal, c'est une question de culture.

Je me dis, mais c'est complètement aberrant. Certes, la culture, c'est important. Certes, il faut respecter la culture de l'autre, mais la culture ne doit jamais être une excuse pour accepter les violences, pour banaliser les violences que les jeunes filles et les jeunes hommes vivent, en fait. C'est d'autant plus inapproprié quand on sait que dans la même culture, comme on dit, on est capable de cacher la chose parce qu'on sait que ce n'est pas normal. Si on ne peut pas en parler, c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas dedans. Moi, je vous dis qu'il ne faut pas se cantonner à des communautés.

### **Isabelle Niveau**

Ça existe partout. Ce que j'ai beaucoup aimé dans le débat là, aujourd'hui, c'est qu'au fond, on parle du spectacle, ce qu'on a ressenti, ce que les gens ont à dire dessus. Et puis, on voit que très rapidement, les gens ne parlent plus du spectacle, mais parlent d'eux, de leur propre vie, de leur regard. C'était intéressant aujourd'hui parce qu'il y avait à la fois des regards de professionnels qui accompagnent, et puis après, ça se décale. Quand les jeunes, eux, prennent la parole, je trouve que ça change tout.

### **Réaction d'un jeune homme**

Mais j'aimerais plutôt donner un conseil, surtout aux femmes et aux jeunes filles sur le fait de ne pas parler, d'avoir peur de ce qui nous est arrivé, que les gens sachent, etc : c'est faire gagner l'autre. Il va me violer, par exemple, et je ne vais rien dire. Alors, il va continuer. Mais au contraire, si nous sommes ensemble, je vais dénoncer cet imbécile : c'est lui qui a fait ça. Moi, je ne vais pas avoir peur ! C'est toi qui es coupable. Donc, tout le monde doit le savoir. Moi, ce que j'aimerais dire, c'est juste ça, que les jeunes, les jeunes filles, et aussi les femmes : n'ayez pas

peur. Parce que vous n'êtes pas coupables. Il faut faire réagir les filles, là.

**Mathilda Pierre : il faut arrêter de dire aux femmes, j'ai un conseil à vous donner**

Quelque part, ça fait plaisir de voir la force que tu mets pour dire : il faut en parler, qu'on n'est pas victimes, nous, les femmes, de ce qui nous arrive. Mais, enfin, ce n'est pas contre toi. Vraiment, il faut arrêter de dire aux femmes, j'ai un conseil à vous donner. Non. Parce que tu n'es pas dans ma tête, tu ne sais pas les émotions que je ressens, tu ne sais pas comment je vis la chose que j'ai vécue. Vraiment, si tu te sens capable d'accompagner quelqu'un qui a vécu ce genre de choses, ne donne pas de conseils. Juste, lui dire : ce n'est pas de ta faute, tu n'es pas responsable, lui dire ce que tu as dit. Mais ne lui dis pas : il faut que tu parles, il faut que tu dises.

Il y a des jeunes filles qui se sont fait agresser, violées par des jeunes hommes au lycée, ils n'osent pas dire, parce que c'est le garçon le plus connu du lycée. Si, moi, je dis, on va me voir comme la connasse du lycée, on va me voir comme celle qu'il ne faut pas s'approcher, comme la poucave. "C'est toi qui l'as cherchée, tu as de la chance que le garçon le plus connu du lycée t'ai touchée." Tu ne peux pas aller voir une personne comme ça : ah, mais je te donne un conseil, dis-le à tout le monde. Tu peux juste écouter la personne, accompagner la personne, aller voir la directrice ou aller à la gendarmerie.

Mais parfois, le fait de ne pas parler tout de suite de ce qui arrive, de ne pas parler, selon l'environnement dans lequel on est, c'est avoir du pouvoir. J'ai du pouvoir sur ce que j'ai vécu, je le garde parce que je sais que dans l'environnement actuel où je suis là, ça ne va faire que me porter préjudice. Donc parler ... pourquoi en fait ? C'est pour ça que j'ai adoré ce texte.

*Là, on est en famille, il y a ma mère, il y a mon père, là, je suis en face d'eux, je veux parler. Ce peintre que tu appelais ton poète n'a pas fait de poésie avec la petite fille. C'est à l'âge de 5 ans que j'étais.*

*Maman, il m'a violée. Il m'a dit que c'était notre secret.*

**Isabelle Niveau**

Mathilda, extraordinaire, ne le culpabilise pas, dit-lui : c'est gentil ce que tu dis, c'est gentil mais c'est décalé. Mais voilà, tu ne peux pas donner de conseils aux femmes parce qu'on fait toutes ce qu'on peut. Il faut arrêter de dire, il faut juste en parler, juste en parler n'aide pas forcément à débloquer les choses.

**Mathilda Pierre : Je l'aime, au jour d'aujourd'hui, je n'arrive toujours pas à lui dire.**

Je ne l'ai même pas invitée à voir le spectacle parce que je sais que ça aurait été trop dur pour elle. Mais je sais que c'est trop, c'est trop tôt, c'est beaucoup trop tôt pour elle. À un moment donné, il faut qu'on se dise en fait, parler certes, mais il faut choisir dans quel endroit est-ce

qu'on peut parler, à qui est-ce qu'on peut parler.

Mais tous les débats ont fait écho aux réponses que j'aimerais entendre en fait, j'aimerais entendre de sa bouche. Toutes ces personnes ont joué le rôle de ma mère du début jusqu'à la fin, et moi j'ai joué le rôle de cette petite fille qui a envie de parler, qui a besoin de parler, mais n'a pas encore le courage de le faire avec la personne concernée, mais qui a la possibilité de le faire sur la scène, de commencer à alléger un peu de plus en plus la souffrance qui tourne en boucle dans la tête.

### **Isabelle Niveau : il y a encore à réfléchir parce que c'est le système qui doit répondre**

Là aujourd'hui, ce qui est beau, ce qui a été posé, c'est quand est-ce qu'on est prêt à parler. Et je pense qu'on est prêt à parler quand on se retrouve dans un dispositif en confiance. Et donc se dire aussi que moi j'aime les dispositifs où les gens peuvent venir et ne pas dire. Parce qu'il leur faut encore un peu de temps, mais ça sera peut-être la prochaine fois.

Et je pense que là en Guyane, c'est ça aussi qui manque. Et après, à nous de trouver ces outils qui vont progressivement embarquer des gens qui ont subi ou pas. Parce que c'est aussi une histoire de faire société, on doit trouver une solution et fédérer suffisamment pour que je n'arrive pas.

La force du théâtre, c'est de se dire là, c'est pour tout le monde. On vient d'abord voir un spectacle. Et après, le débat permet à tout le monde d'entendre des choses peut-être qu'ils ne seraient pas venus entendre. Pareil quand on parle de l'histoire de la douche qui devient un moment de danger. Et je trouve que les jeunes filles en Guyane en tout cas, en parlent régulièrement de façon très très forte sur le fait que dès qu'elles ont 11 ans, elles n'ont plus d'enfance.

Ce qui veut dire que quand elles doivent aller à l'école, elles préfèrent arriver en retard parce qu'il faut qu'elles attendent que les prédateurs quittent la maison. Et comme elles sont très dignes, elles ne peuvent pas aller à l'école sans être douchées. Donc elles préfèrent vraiment se faire disputer, avoir des problèmes avec l'école parce qu'elles sont en retard. Elles ne diront jamais à l'école la raison pour laquelle elles sont en retard.

Donc vous imaginez le poids qu'elles portent toutes ces jeunes filles. Et là je me dis, qu'il y a encore à réfléchir parce que c'est le système qui doit répondre. C'est-à-dire qu'on devrait être capable de mettre à disposition des douches juste pour que les jeunes filles puissent venir à l'école. C'est ça la véritable égalité garçon-fille, c'est ça. Ça, c'est un obstacle pour moi à la réussite éducative. Ça me semble être juste du bon sens et c'est juste en les écoutant qu'on apprend ça.

Moi je le vois un peu comme des réflexions à voix haute. C'était très beau cette bienveillance que chacun avait envers de la parole de l'autre personne. Il y avait des gens qui n'ont pas pris la

parole mais qui acquiesçaient tout le temps ou qui l'ont très peu prise mais qui étaient très, très actifs finalement dans le débat de l'éducation. C'est-à-dire qu'il y avait des gens qui étaient là même s'ils ne parlaient pas mais des personnes peuvent être là, avoir vécu beaucoup de choses pendant la première partie de la représentation mais aussi avoir entendu beaucoup de choses dans la deuxième partie et repartir avec ce bagage-là. Je me dis que peut-être que la prochaine fois ces personnes prendront la parole ou peut-être pas, peut-être qu'il leur faudra une seconde représentation. Mais le débat est réussi.